



Les familles aristocratiques de l'Albigeois au VIème et VIIème siècle

Isabelle Réal

► To cite this version:

Isabelle Réal. Les familles aristocratiques de l'Albigeois au VIème et VIIème siècle. Pouvoirs et société en Pays Albigeois, Nov 1996, Albi, France. pp.77-89. hal-00701241

HAL Id: hal-00701241

<https://hal.science/hal-00701241>

Submitted on 24 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les familles aristocratiques de l'Albigeois au VI^{ème} et VII^{ème} siècle.

Que savons-nous de l'Albigeois au VI^{ème} et VII^{ème} siècle ? Ce que les hommes et le temps ont bien voulu nous transmettre : au total, quelques témoignages dispersés et fragmentaires qui paraîtraient sans doute bien maigres aux spécialistes d'histoire contemporaine, et qui offrent pourtant des informations précieuses (parce que rares) à tous ceux qui s'intéressent à cette période.

De l'ombre et du silence qui règnent sur Albi dans les premiers siècles du Moyen Age émergent en effet l'histoire de deux familles aristocratiques qui ont su faire parler d'elles : la première appartient à une vieille et puissante lignée sénatoriale du Midi de la Gaule, les Salvi-Didier ; la seconde, aux noms germaniques, celle de *Chramsicus* et de sa fille Ségolène, s'est probablement fixée à Albi au cours du VI^{ème} siècle, accompagnant l'emprise des Francs sur la région aquitaine. Elles doivent toutes deux le privilège d'être restées dans la mémoire des hommes à trois de leurs membres dont les mœurs furent jugées si parfaites qu'on les éleva au rang de saints, et leur vie si vertueuse qu'elle fut racontée et montrée en exemple aux fidèles : ces trois personnages ne sont autres que saint Salvi, évêque d'Albi dans les années 574-584, saint Didier, évêque de Cahors entre 630 et 655, et sainte Ségolène, abbesse du Troclar dans la première moitié du VII^{ème} siècle probablement.

Les témoignages que nous avons sur ces trois personnalités proviennent pour l'essentiel, on l'aura compris, de récits à caractère hagiographique brossant le portrait modèle de saints personnages. Cependant, derrière l'image stéréotypée du saint que nous renvoie ce type de littérature, perce l'individu vivant dans le siècle, évoluant dans sa famille et son milieu, investi de pouvoirs et de fonctions diverses. A travers ces êtres hors du commun prennent vie deux groupes familiaux appartenant au monde bien particulier de l'aristocratie, et tout à fait représentatifs des pouvoirs détenus par la noblesse dans les premiers siècles du Moyen Age¹.

Les Salvi-Didier, prestigieuse famille albigeoise, d'après les sources du VI^{ème} et VII^{ème} siècle.

C'est sur les Salvi-Didier que nous avons le plus de renseignements. Un premier indice permet tout d'abord de suivre la trace de cette famille, dans la région albigeoise,

¹ Ces familles sont déjà bien connues des historiens. Citons en particulier les études de : J-L. BIGET (dir.), *Histoire d'Albi*, Privat, 19.. ; J. DURLIAT, « Les attributions civiles des évêques mérovingiens. L'exemple de saint Didier, évêque de Cahors (630-655) », *Annales du Midi*, n°3, 1979, pp. 237-254 ; R. CABIE, "Sainte Sigolène par delà ses

du VI^{ème} à la première moitié du VII^{ème} siècle environ : la transmission, au fil des générations (au même titre que la fortune et les honneurs), des trois noms appartenant au patrimoine familial : le premier et le plus prestigieux, *Syagrius*, rappelle l'ancêtre illustre dont entend descendre la famille : *Flavius Afranius Syagrius*, préfet du prétoire pour la Gaule et consul dans les années 380, qui semble avoir fait souche dans la région lyonnaise (où il fut enterré). Ses descendants se lièrent par la suite au gré d'alliances matrimoniales à de puissantes familles gallo-romaines du Lyonnais, de Provence, d'Auvergne et d'Aquitaine². Or celle qui nous intéresse, la branche aquitaine implantée dans le Quercy et l'Albigeois, comptait dans son patrimoine anthroponymique deux autres noms : Didier (*Desiderius*) et Salvi (*Salvius*). Le principe héréditaire de la transmission de ces trois noms s'avère donc fort utile à l'historien qui peut ainsi, face à des sources disparates, ordonner et reconstituer une esquisse de généalogie à travers ces deux siècles.

Venons-en aux sources en question. Pour le VI^{ème} siècle, Grégoire de Tours reste bien sûr notre informateur privilégié qui dans sa fameuse *Histoire des Francs*, écrite entre 575 et 594, évoque à plusieurs reprises, au moins deux personnalités attachées à la famille albigeoise. L'un est homme de guerre, l'autre homme d'Eglise ; tous deux contemporains de l'évêque de Tours.

Le premier se nomme Didier (il ne s'agit pas encore de l'évêque de Cahors, mais d'un ancêtre probable, porteur du nom familial).

Le personnage apparaît à maintes reprises dans le récit de Grégoire, sous le titre de duc, comme un chef d'armée profitant des conflits fratricides entre les héritiers du royaume franc, pour servir ses intérêts personnels³. D'abord au service du roi de Neustrie, Chilpéric, auprès de qui il séjourne dans la région parisienne, il affronte le roi Sigebert (d'Austrasie) à qui il prend Périgueux, Agen, et Albi. Peu de temps après, il n'hésite pas, Chilpéric mort, à dépouiller sa fille Rigonthe de sa royale dot, alors même qu'elle traverse le Toulousain en route vers son fiancé wisigoth. Il s'associe ensuite à Gondevald, prétendant au trône, et ensemble appréhendent et malmènent l'évêque de Toulouse, Magnulf. Puis voyant son intérêt du côté adverse, il passe dans le camp de Gontran (roi de Bourgogne) avant de mourir devant Carcassonne dans une altercation avec les Goths.

Ce portrait est celui d'un véritable chef de guerre, passant le plus clair de son temps à cheval, guerroyant de longs mois, officiellement au service des rois, profitant

² Voir A. COVILLE, *Recherches sur l'histoire de Lyon du V^{ème} siècle au IX^{ème} siècle (450-800)*, ed. A. Picard, 1928. Le chap. 1 est consacré aux *Syagrii*, et aux différents rameaux de cette famille, implantés dans le centre et l'Est de la Gaule : au sud de Lyon, liés aux *Ferreoli* de Provence ; dans le nord de la Burgondie (Autun, Auxerre) ; en Aquitaine lère enfin (Clermont, Bourges, Cahors et Albi).

³ Grégoire de Tours, *Decem Libri Historiarum* X, éd. KRUSCH et W. LEVISON, MGH SRM, t. 1, Hanovre 1951 ;

en réalité de ses missions pour piller des régions entières et s'enrichir personnellement. Sa zone d'action est centrée sur l'Aquitaine, mais le lieu où il réside entre ses campagnes guerrières n'est jamais mentionné. La seule indication précise que nous donne Grégoire de Tours concerne pourtant Albi dont il dit que Didier "*avait placé surtout dans le territoire de cette ville le meilleur de sa fortune*"⁴ S'il n'y réside peut-être pas, il y possède au moins des propriétés qui lui assurent l'essentiel de ses revenus et que sa femme, Tétradie, et ses fils reçoivent en héritage après sa mort.

Le second personnage évoqué par Grégoire est fort différent. Il s'agit de Salvi, le saint évêque albigeois. Le portrait que fait de lui son compatriote de Tours est à la fois teinté par l'affection d'un ami, par une admiration sincère vis à vis d'une personnalité d'exception⁵ et par le souci de l'homme d'Eglise préoccupé de montrer en exemple les qualités chrétiennes : Salvi vient de mourir (584) et Grégoire, apprenant sa mort, lui rend hommage, rappelant aux hommes les bonnes actions du défunt⁶. Les traits du personnage qui se dessinent sous la plume de l'évêque de Tours sont en vérité déjà ceux d'un saint. Voici en effet ce qu'il nous en dit.

Salvi passa d'abord une première partie de sa vie comme fonctionnaire, investi sans doute d'une magistrature locale. Puis délaissant honneurs et richesses, il entre dans un monastère et vit là quelques années en simple moine, avant d'être choisi comme abbé. Cette charge lui paraissant trop lourde, il décide de se reclure. Enfermé dans une cellule, il s'anéantit dans la prière et "*observe une complète abstinence*" jusqu'au jour où "*épuisé par la fièvre*" il rend son dernier souffle. Alors que les moines préparent l'office funèbre, Salvi revient à lui. Et voilà qu'il raconte, avec force détails, son séjour au Paradis au milieu des élus. Sa mission sur terre n'est pourtant pas encore achevée : choisi comme évêque par les Albigeois, il se consacre, les dix dernières années de sa vie à cette fonction, en bon pasteur, nourrissant les pauvres, soutenant les habitants face à la peste, et rachetant la population réduite en esclavage par l'armée de Sigebert.

Cette vie bien remplie est parfaitement représentative de celle d'un évêque de Gaule au VI^{ème} siècle : issu de la noblesse sénatoriale (gallo-romaine), richement possessionné dans la région, c'est avant tout un homme public participant activement aux affaires de la cité, d'abord comme magistrat, puis (couronnement de cette carrière publique) comme chef de l'Eglise d'Albi. C'est aussi un chrétien, sincère et militant, encourageant l'action monastique, avant de diriger l'Eglise locale ; parvenu à ce poste, il comprend sa mission comme celle d'un bon pasteur, à la fois propagateur de la foi chrétienne (ses paroles et son exemple y participent) et défenseur de la population. Enfin, l'évêque, personnage de premier plan dans la cité, incarne désormais le modèle

⁴ *Idem*, livre VIII, 45.

⁵ Grégoire de Tours a représenté Salvi à la cour de Chilpéric : voir *Histoire des Francs*, livres VI, 44 et 50.

de sainteté. Salvi n'échappe pas à la règle ; si l'on en croit la courte biographie écrite par Grégoire de Tours, il possède déjà toutes les vertus nécessaires : une pratique exemplaire de l'ascèse, le don de soi et de ses richesses aux pauvres, et la faculté de faire des miracles.

Au détour d'une phrase, Grégoire donne une dernière information : il parle d'un autre Didier (*Désirius*) qui succéda à saint Salvi à la tête de l'évêché d'Albi⁷. Son nom l'apparente à la même famille qui aurait donc compté dans ses rangs, à la fin du VI^{ème} siècle, un duc (Didier) et deux évêques (Salvi et Didier), tous trois implantés dans l'Albigeois, sans que l'on sache cependant quels liens précis les unissaient. Car avec le témoignage de Grégoire de Tours commence et s'arrête ce que nous savons de ces trois personnages.

Pourtant, du vivant même de Grégoire, vit à Albi un autre Salvi que nous connaissons surtout à travers sa descendance. Pour la première moitié du VII^{ème} siècle en effet, un ensemble de sources vient éclairer une dernière fois l'histoire des Salvi-Didier. Il s'agit d'abord d'une série de lettres écrites ou reçues par Didier, évêque de Cahors entre 630 et 655⁸, auxquelles s'ajoute le récit hagiographique de la vie de ce même Didier, promu au rang de saint⁹. Son biographe n'est pas son contemporain, puisqu'il écrit au VIII^{ème} siècle, mais il a su se servir de documents originaux qu'il intègre dans le corps de son récit : trois lettres écrites par la mère de Didier à son fils, deux missives envoyées par Dagobert à des hommes d'Eglise, et surtout une partie du testament de l'évêque de Cahors. Au total, nous avons là un *corpus* documentaire d'une très grande richesse qui constitue l'une des sources essentielles de l'histoire de l'Aquitaine pour le VII^{ème} siècle¹⁰.

Une *Vita*, comme son nom l'indique, est l'histoire d'une vie. Elle commence donc par nous apprendre dans quelle famille naquit le héros. Celle de Didier est "*réputée pour avoir plus que toutes les autres de la Gaule une origine illustre*" : son père s'appelle en effet Salvi et appartient à la branche albigeoise des *Syagrii* ; il a épousé une femme au nom germanique, Herchenfreda ; mais leurs enfants (nés au début du VII^{ème} siècle) ont hérité des patronymes illustres de la famille paternelle : l'aîné se nomme *Syagrius*, le second Rustique (*Rusticus*), le troisième Didier ; l'une des deux filles est appelée *Salvia*, l'autre *Avita*. L'éducation de Didier et de ses frères est destinée à faire d'eux des hommes de pouvoir : instruits par leurs parents, ils sont ensuite envoyés à la cour du roi Clotaire II, où ils se forment aux tâches administratives. Leur destin est tout tracé : l'aîné, Syagrius,

⁷ *Idem*, livre VIII, 22.

⁸ Ce recueil épistolaire édité par D. NORBERG, *Epistulae S. Desiderii Cadurcensis, Studia Latina Stockholmiensia*, VI, Stockholm, 1961, comprend 15 lettres écrites par Didier et 19 autres de ses correspondants.

⁹ *Vita Desiderii, Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum Rerum Merovingicarum*, IV, (547-602).

¹⁰ Cf. D. NORBERG, *Die Briefe des Bischofs Desiderius von Cahors*, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 71, 1962, 1-10.

sera comte d'Albi (peut-être succède-t-il là à son père), et par la suite préfet de Marseille. Le second est voué dès sa jeunesse à la carrière ecclésiastique : ordonné clerc à l'adolescence, il est d'abord archidiacre de la ville de Rodez, puis abbé de la basilique royale avant de terminer sa carrière comme évêque de Cahors ; il sera assassiné à ce poste quelques temps plus tard par les habitants de la ville. Le troisième, Didier, exerce dans sa jeunesse une fonction importante au palais, celle de trésorier royal, puis à la mort de son frère Syagrius (vers 629) il lui succède comme gouverneur de Marseille ; l'assassinat de Rustique, un an plus tard, détourne définitivement sa carrière publique vers l'épiscopat : Dagobert (fils de Clotaire II) le désigne en effet comme évêque de Cahors en lieu et place de son frère. Nous sommes alors en 630, Didier a une trentaine d'années ; ses deux aînés sont morts ; le voilà donc seul héritier du pouvoir familial qu'il représente, dans sa région d'origine, à la tête de l'évêché de Cahors. Didier déploie, durant les 25 années de son épiscopat, une activité incessante. Grand bâtisseur, il restaure les murailles de la ville, construit d'innombrables églises (à Cahors même, mais aussi dans tout le Quercy et l'Albigeois), édifie des monastères. Ses échanges épistolaires confirment ses activités municipales. Son zèle contribua aussi à enrichir considérablement l'Eglise de Cahors ; dix huit donateurs lui lèguent une partie de leurs biens et la cathédrale peut se targuer de posséder un trésor inestimable. Didier lui même donne l'exemple de la charité : pratiquant sans cesse l'aumône, et surtout offrant à l'Eglise toute sa richesse foncière. Son testament ne mentionne pas moins de 75 domaines établis entre le Quercy et l'Albigeois. Il meurt d'ailleurs d'une mauvaise fièvre alors qu'il visitait ses propriétés albigeoises.

Didier est un parfait représentant de l'épiscopat de la première moitié du VII^{ème} siècle. Comme beaucoup d'évêques méridionaux, il est issu de la noblesse sénatoriale locale qui depuis des générations fournit à l'Eglise ses dirigeants. Ses origines expliquent les assises solides qu'il a dans la région : une énorme fortune foncière qui lui procure le pouvoir économique et social nécessaire, un réseau de parents dont la puissance est solidement établie depuis des siècles de l'Aquitaine à l'Auvergne¹¹ et enfin le soutien de la royauté. Ce dernier point est capital. Les Salvi, comme la plupart des familles aristocratiques du Midi, se sont en effet ralliés au pouvoir franc et le servent désormais aussi fidèlement qu'ils le faisaient envers Rome autrefois. Cette coopération commence dès le plus jeune âge : Didier et ses frères sont ainsi envoyés à la cour du roi et apprennent là les rudiments administratifs qui feront d'eux de bons gestionnaires publics. Les qualités dont ils témoignent seront ensuite récompensées par une nomination à la tête des pouvoirs locaux de leur région maternelle (comme comte ou évêque). Or, l'autorité épiscopale représente désormais une puissance publique de

¹¹ Pour une étude de la noblesse sénatoriale méridionale, voir notamment J. G. de la Motte, *La noblesse sénatoriale méridionale*, Paris, 1968.

première importance dans la cité¹² ; nommés par le roi, les évêques sont investis d'un véritable pouvoir politique qui dépasse largement les seules fonctions pastorales : les activités de Didier à Cahors (comme celles des autres évêques de Gaule) semblent s'inspirer en effet des attributions du *defensor* romain, cet officier urbain chargé de contrôler la bonne marche des institutions publiques et soucieux du bien-être des citoyens. Ses pouvoirs assez étendus ont dû certainement l'opposer au comte qui voyait son autorité se restreindre. On perçoit d'ailleurs une très probable tension entre ces deux autorités à travers un curieux épisode rapporté par la *Vita*, où le messenger du comte Maurin, intercepté par Didier alors qu'il se trouve en mission, meurt terrassé "*par le jugement secret de Dieu*" dans la maison de l'évêque ; mort bien mystérieuse due, aux dires de Didier, à la vengeance divine, comme si Dieu avait voulu punir le comte de ses mauvaises actions, à travers la disparition spectaculaire de son agent.

Chramsisicus et sa descendance, l'ambitieuse famille austrasienne, étudiée à travers la *Vita* de Ségolène.

Une autre famille, contemporaine des Salvi-Didier, a su faire parler d'elle au VII^{ème} siècle. Elle peut elle aussi se glorifier d'avoir une sainte dans ses rangs : Ségolène. Or, c'est justement grâce à la *Vita* de Ségolène que nous connaissons ce lignage¹³. Son auteur a probablement écrit ce récit dans la deuxième moitié du VII^{ème} siècle¹⁴, à un moment où les descendants de la sainte cherchent manifestement par ce moyen l'occasion de renforcer leur prestige. Cette biographie, au milieu des éloges convenus faits à Ségolène (tous les stéréotypes hagiographiques sont ici réunis), prend en effet bien soin de mentionner tous les hommes de la famille, insistant sur l'importance de leur rang et de leurs fonctions.

Ségolène est en effet née dans une très noble famille. Son père s'appelle Chramsisicus. Elle est mariée à l'âge de 12 ans à un noble albigeois, un certain Gislulfus. Mais dix années plus tard, la voilà veuve, riche (elle possède au moins "*des maisons*" à Albi), jeune encore (22 ans), et pourtant décidée à quitter le siècle en prenant le voile. Ne pouvant s'opposer à ses désirs, son père l'installe dans une de ses propriétés, le Troclar, sur les bords du Tarn (à quinze km en aval d'Albi dans l'actuelle commune de Lagrave) où il décide d'édifier un monastère. Ceci accompli, une communauté de moniales se constitue, dirigée par les soins de Ségolène. Celle-ci montre l'exemple : pratiquant l'ascèse, nourrissant les pauvres, soignant les malades, délivrant les possédés. Elle n'est

¹² Voir J. DURLIAT, op. citée ...

¹³ *Vita Sigolenaë, Acta Sanctorum*, juillet, (pp. 628-637).

¹⁴ Ségolène a dû vivre à la fin du VI^{ème} ou dans la première moitié du VII^{ème} siècle. Au sujet de cette *Vita*, de sa

pas pour autant recluse loin du monde et reçoit fréquemment ses proches qui l'entourent de leurs attentions : son père semble habiter à côté du monastère car il intervient à plusieurs reprises à l'occasion de guérisons miraculeuses ; son frère Sigivald, présenté comme évêque, lui rend visite deux fois ; un autre frère, Gisloald, abbé de son état, vient assister à la fête de Noël ; enfin, un troisième, Babo, "duc de l'Albigeois", est présent au Troclar à l'occasion des Litanies.

La présence de ces quatre hommes, qui encadrent de près Ségolène, sert à rappeler au lecteur que le Troclar est une affaire familiale destinée à servir les intérêts politiques de ses fondateurs. Ces derniers cherchent à l'évidence à s'implanter dans la région, ou, mieux encore, à étendre leur zone d'influence en utilisant ce merveilleux instrument de propagande qu'est la vie d'un saint. D'autres indices confirment d'ailleurs les activités politiques de cette famille : les noms des hommes mentionnés dans la *vita* rappellent en effet ceux de personnages publics évoqués par Grégoire de Tours au VI^{ème} siècle. Un certain Sigivald, parent du roi Thierry, fut envoyé en Auvergne (dans les années 520) comme duc¹⁵ ; son fils (du même nom) fut nommé à sa suite par Théodebert (vers 533) et s'implanta durablement dans la région¹⁶. De même, à la mort du duc Didier, c'est un comte qui prend le titre ducal ; lui aussi porte un nom franc, Austrovald. Tous ces hommes ont été choisis dans l'entourage immédiat des rois mérovingiens d'Austrasie, et placés à des postes stratégiques de commandement militaire dans certaines régions méridionales. Il est donc très probable que Chramscus et ses fils soient issus de cette aristocratie franque chargée de contrôler une zone sensible (Albi est à la frontière entre l'Austrasie et la Neustrie). Leur lien avec le royaume d'Austrasie est d'ailleurs indéniable. Quelques indices supplémentaires viennent le prouver : au VIII^{ème} siècle, des reliques de Ségolène sont en effet transférées à Metz (capitale de l'Austrasie) dans une église consacrée à la sainte¹⁷ ; un évêque de cette même ville porte alors le nom de Sigivald. Et pour couronner le tout, les Carolingiens (famille austrasienne elle aussi) intègrent dans leur généalogie la sainte albigeoise.

Deux familles représentatives de l'aristocratie du VII^{ème} siècle.

Les deux familles albigeoises que nous venons de décrire ont donc des origines différentes : la première descend d'une lignée sénatoriale parmi les plus puissantes de Gaule, l'autre est d'origine franque, probablement venue d'Austrasie et encore liée à ce

¹⁵ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livre III, 13, 16, 23.

¹⁶ *Idem*, livre III, 23, livre V, 12. Sa fille Ragnehilde fonda le monastère de Ménat où saint Bracchion fut abbé. Voir Grégoire de Tours, *Vitae Patrum, (vies des Pères de l'Eglise)*, ed. et trad. par H. BORDIER, *Le Livre des miracles et autres ouvrages*. Publication de la Société de l'Histoire de France, class. VII, n° 207.

royaume un siècle plus tard. Il est possible que ces deux lignages aient été rivaux sur le terrain de l'Albigeois. On sait que la famille de Didier ne faisait pas l'unanimité auprès de la population locale, si l'on en juge par l'assassinat de Rustique fomenté par les habitants de Cahors. Il est très probable également que les pouvoirs étendus de Didier à Cahors n'aient pas été bien tolérés par les comtes de la cité (Maurin en particulier). Les Didier-Salvi ne devaient donc pas manquer d'ennemis et de rivaux potentiels. Nous savons par ailleurs combien la lutte que se livrent alors les hommes puissants pour accroître leurs pouvoirs pouvait être acharnée ; dans cette compétition, la propagande hagiographique consistant à défendre les mérites de l'un des siens est une arme efficace. Le fait que l'auteur de la *Vita* de Ségolène ne parle jamais des Salvi ou de Didier (et inversement), alors qu'ils ont été (très certainement) contemporains et voisins, cache peut-être sous cette réciproque indifférence une rivalité entre les deux familles. Mais rien ne le prouve non plus.

Ce qui apparaît de façon évidente, en revanche, c'est la proximité de situation et de comportements entre ces deux groupes familiaux, d'origine, on l'a dit, pourtant différente. Cette similitude s'explique assez naturellement : les deux aristocraties, romaine et germanique, ont progressivement fusionné au cours du VI^{ème} siècle et dès le début du VII^{ème} partagent un genre de vie et des pouvoirs communs. Ce que nous savons des familles de l'aristocratie albigeoise à cette époque illustre le phénomène de façon exemplaire.

La fusion entre Germains et Gallo-romains est d'abord physique ; elle passe en effet par les mariages. Alors que les réticences de part et d'autre étaient restées sur ce point longtemps très fortes¹⁸, à partir du milieu du VI^{ème} siècle les nobles marièrent de plus en plus fréquemment leurs fils et leurs filles à des héritiers de l'autre communauté. Ce fut très probablement le cas des Salvi ; deux femmes aux noms germains sont effectivement entrées dans la famille : la première est la mère de saint Didier, Herchenfreda, mariée à Salvi sans doute dans les dernières décennies du VI^{ème} siècle ; la seconde, Bertolena, épouse Syagrius (fils d'Herchenfreda) vers 620 environ. L'origine de ces deux femmes est *a priori* germanique, sans que l'on puisse cependant l'affirmer catégoriquement. Car de nombreuses familles de l'aristocratie gallo-romaine donnaient aussi à leurs enfants des noms à la mode du jour, justement empruntés aux nouveaux souverains, francs, burgondes ou goths, selon les régions.

Cette adoption des noms barbares témoigne d'ailleurs d'une attirance certaine de la part des riches Romains pour les modes germaniques. C'est un des aspects de ce que Martin Aurell appelle "une double acculturation", résumant par cette formule ce

phénomène d'emprunts réciproques, d'échanges et d'imitations mutuelles entre les représentants des deux communautés¹⁹.

En effet, l'emprunt des noms germanins n'est pas la seule influence barbare perceptible chez les descendants des sénateurs gallo-romains. L'histoire des Salvi montre aussi que certains d'entre eux imitèrent les mœurs guerrières des chefs francs qui vivaient dans l'entourage des souverains. L'exemple du duc Didier est sur ce point édifiant. Par ses origines il est Romain, mieux encore, fils d'une des plus illustres familles sénatoriales de Gaule, mais par ses mœurs et ses fonctions il se comporte comme un chef german : son métier est de faire la guerre, officiellement au service des rois, mais comme tous les guerriers, l'objectif réel est de faire du butin (ce qu'il fait en pillant des régions entières sans scrupule) ; de même, sa fidélité envers les rois varie selon le sens de ses intérêts (comme chez tous les grands du royaume que les souverains doivent sans cesse acheter par des cadeaux) ; autant de traits de comportements caractéristiques de la noblesse franque qu'un Romain a fait siens.

Du côté germanique le mimétisme fonctionna également à plein, la noblesse barbare empruntant à l'aristocratie sénatoriale une grande partie de son mode de vie. L'élément décisif fut leur établissement comme propriétaires fonciers. Plus nomades que sédentaires avant leur installation dans l'empire romain, les Germanins fondaient surtout leur richesse sur des biens mobiliers (qu'ils tenaient de la rapine). En se fixant définitivement dans des régions entières au cours du Vème siècle, ils occupèrent les propriétés abandonnées par leurs habitants ou celles données par l'Etat romain dans le cadre de l'hospitalité²⁰. Après plusieurs générations, la noblesse germanique vit ainsi sur ses terres, les exploite, de la même façon que ses voisins romains. Chramscus et sa fille Ségolène sont de la sorte des propriétaires aisés, tirant leurs revenus et une partie de leur puissance locale de leurs domaines (le Troclar n'étant probablement que l'une des nombreuses propriétés appartenant à cette famille). Faute d'informations plus précises, on ne peut comparer leur fortune foncière à celle des Salvi que l'on sait immense (à en juger par le testament de Didier). Mais l'on peut imaginer le mode de vie de Ségolène, vivant dans ses "*maisons d'Albi*" ou à la campagne, très proche de celui d'Herchenfreda et de Didier à la même époque.

Un autre trait culturel contribue à rapprocher ces deux familles : leur foi chrétienne. L'adoption du christianisme par l'aristocratie franque est en effet le phénomène culturel majeur dans ce processus d'imitation et d'assimilation d'une communauté à l'autre. L'entrée des Francs dans le catholicisme commence par un évènement plus politique que religieux (le baptême de Clovis), mais se traduit ensuite

¹⁹ M. AURELL, *La noblesse en Occident (Ve-XVe siècle)*, A. Colin, 1996, p. 23.

²⁰ La législation romaine du Vème siècle prévoit en effet que les peuples "fédérés", en échange des services militaires qu'ils doivent à Rome, recevront pour leur entretien un tiers des terres de la région où ils s'installent. Les

par un engagement sincère et militant de la part de son aristocratie. En quelques générations, les familles franques se montrent d'actifs zélateurs du christianisme. Celle de Ségolène ne fait pas exception. Elle manifeste sa foi et son dynamisme religieux de la même manière que les Salvi, chez qui la tradition chrétienne était pourtant beaucoup plus ancienne. Comme ces derniers elle se montre charitable, faisant don d'une partie de ses richesses à l'Eglise, en l'occurrence une propriété, le Troclar, et probablement des biens meubles. Son geste rappelle ceux des généreux donateurs de l'Eglise de Cahors (au nombre de 18), parmi lesquels se trouve une "*senatrix romana*", Bobila, qui ne lègue pas moins de quatre domaines²¹ ; sans parler de Didier lui même qui fait de l'Eglise l'héritière de son immense fortune (52 domaines en Quercy et une trentaine dans l'Albigeois). La charité va aussi jusqu'au don de soi : Salvi, les deux évêques Didier, Ségolène et ses deux frères (Gisloald et Sigivald) sont entrés au service de Dieu en servant son Eglise ; trois d'entre eux dans le cadre d'un monastère, quatre autres comme évêques. On vient de remarquer la ferveur de ces deux familles qui participent directement, autant l'une que l'autre, à la propagation du christianisme. Nous sommes alors à la fin du VIème et dans la première moitié du VIIème siècle ; les *Syagrii*, vieille lignée sénatoriale établie dans la moitié sud de la Gaule, peuvent faire valoir à leur actif des générations d'évêques qui occupèrent les sièges de nombreuses cités méridionales. Il n'en va pas de même de la famille de Ségolène, dont la foi est plus récente. Cependant, au début du VIIème, elle semble prendre son élan sur le plan religieux. Ceci n'a rien d'étonnant : dans toute la Gaule, les représentants de l'aristocratie franque se distinguent désormais comme de fervents et actifs défenseurs de la foi chrétienne ; engouement qui s'exprime à travers la multiplication de donations faites à l'Eglise, les fondations monastiques créées à leur initiative et une participation de plus en plus grande à l'épiscopat. Le nombre d'évêques portant un nom germanique se multiplie, et même en Aquitaine où le siège épiscopal reste pourtant la chasse gardée des familles sénatoriales. Le nombre de saints d'origine germanique connaît (par voie de conséquence) un grand essor au VIIème siècle. Il est vrai que l'activité épiscopale participe au pouvoir public et que les vertus chrétiennes, employées à des fins de propagande, servent les ambitions politiques de ces familles.

Or ce qui unit désormais les aristocraties romaine et germanique, c'est justement qu'elles détiennent et représentent à l'échelon local la puissance publique ; le roi la leur a déléguée sous plusieurs formes : officiellement dans le cadre des magistratures, mais aussi à l'échelle des cités à travers la charge épiscopale détentrice désormais de l'autorité municipale.

La famille des Salvi a une tradition de services dans la fonction publique. Appartenant à l'ordre sénatorial, ce fut dans ces rangs que les empereurs romains choisirent leurs cadres. Qu'elle puisse exercer les mêmes charges un siècle après la disparition de l'empire, sous le gouvernement des vainqueurs, pourrait surprendre. Et pourtant il en va bien ainsi. Les souverains barbares, s'installant sur les ruines de l'empire romain d'occident, sont conscients de l'impossibilité de gouverner ces territoires sans l'aide des institutions en place ; ils les conservent donc. Mais pour les faire fonctionner, il faut aussi des hommes compétents, instruits, formés au latin et au droit, capables de lire et de tenir à jour les registres fiscaux par exemple. Qui, sinon les anciens cadres de l'empire, peut remplir ces fonctions ? Ils sont donc spontanément sollicités, et sans heurt de part et d'autre barbares et Romains s'associent ; ils étaient faits pour s'entendre. Partout où l'aristocratie sénatoriale avait survécu aux invasions (c'est-à-dire surtout dans la moitié sud de la Gaule), elle continua donc d'exercer les charges administratives. Comme elle était déjà bien implantée localement et parce que sa richesse foncière lui donnait naturellement une emprise sociale sur le reste de la population, les souverains y choisirent les comtes ou ducs qu'ils nommèrent dans leur région d'origine. C'est ainsi que les Salvi, héritiers des fonctions sénatoriales, monopolisent les pouvoirs locaux dans le Quercy et l'Albigeois. Leur coopération avec le pouvoir central est d'ailleurs sincère et efficace ; rappelons que les parents de saint Didier n'ont pas hésité à envoyer leurs enfants à la cour de Neustrie, près du roi, afin qu'ils soient préparés à leurs futures fonctions administratives mais aussi pour qu'ils se lient d'amitié avec les souverains et s'assurent ainsi leur confiance. Leur nomination aux postes clés de la région était de la sorte garantie. Ce calcul s'avéra juste, en tout cas pendant la période où l'on connaît les Salvi : sur les sept membres de la famille dont parlent les sources, on compte un duc, deux comtes et quatre évêques.

Ils n'étaient pourtant pas les seuls apparemment à exercer ces pouvoirs dans la région. Les souverains francs ont pu envoyer des hommes de leur entourage contrôler un territoire méridional. La présence de Chramsisus à Albi, et les pouvoirs dont se targuent ses fils (duc, évêque, abbé) s'expliquent de la sorte. Il est possible qu'il s'agisse des descendants des Sigivald établis en Auvergne au cours du VI^{ème} siècle ; ils sont de toute façon d'implantation relativement récente, comparés aux Salvi, mais on perçoit, à travers les quelques indications que nous avons sur eux, leur volonté de s'établir dans la région. Cette ambition se traduit par une stratégie politique identique à celle utilisée par la vieille aristocratie locale : leur puissance est fondée sur la possession de la terre et sur l'exercice du pouvoir public (l'un d'eux est duc) ; ils cherchent à accroître leur ascendant politique en détenant l'autorité épiscopale et en participant activement au mouvement monastique (soit par la fondation d'un monastère, soit en établissant l'un des leurs, Gisloald, à la tête d'une abbaye) ; enfin pour asseoir définitivement leur pouvoir, il font

répandre son culte, comme l'avaient fait les Salvi avec le saint évêque albigeois. C'est un moyen supplémentaire d'affermir leur prestige et leur influence locale. Et comme ils semblent avoir gardé des attaches, familiales et politiques, en Austrasie, l'aura de leur aïeule servira même leurs intérêts au delà des frontières de l'Albigeois.

Le comportement social et politique est finalement le même dans les deux familles, qu'elles soient romaines ou franques. Toute leur énergie semble en effet concentrée dans la volonté de maintenir ou d'accroître la puissance du groupe, en mettant en œuvre tous les atouts nécessaires : la richesse foncière, l'autorité publique (que ce soit celle du comte ou celle de l'évêque), et l'influence spirituelle (que procurent les fondations monastiques et la sainteté de l'un des leurs). Le pouvoir public s'avère finalement être plutôt un moyen qu'une fin en soi : il sert avant tout à asseoir les intérêts privés du groupe familial.

Conclusion

L'histoire de ces deux familles albigeoises illustre assez bien les transformations en cours dans la classe nobiliaire au VI^{ème} et VII^{ème} siècle en Gaule. La fusion des valeurs romaines et germaniques (le savoir administratif et la vie de rentiers du sol d'un côté, la guerre et la rapine de l'autre), l'imitation réciproque des coutumes et des modes (dans le domaine onomastique, ou celui de la vie quotidienne), enfin le ralliement général à la religion chrétienne, ont donné naissance à une aristocratie nouvelle dont le comportement est désormais le même : celui d'hommes de pouvoirs, soucieux de préserver ou d'étendre la puissance de leur famille.